

**T
M**

ET J'AI CRIÉ

ALINE

**D'APRÈS C.F. RAMUZ
TRIO FORMAT A'3**

**MISE EN SCÈNE THIERRY ROMANENS
ET ROBERT SANDOZ**

14–26.01.20

**— QU'EST-CE
QU'ON DIT
PAR LE VILLAGE?
— RIEN**

CRÉATION

L'HISTOIRE

mar, mer, jeu, sam : 19h

ven : 20h / dim : 17h30

Durée : 1h30

À voir en famille dès 12 ans

ÉQUIPE DE CRÉATION

Mise en scène :

Thierry Romanens et Robert Sandoz

Conception, adaptation et écriture :

Thierry Romanens

Composition musicale :

Thierry Romanens et Format A'3

Scénographie et création costumes :

Kristelle Paré

Stagiaire :

Juliette Ferranet

Réalisation costumes :

Tania D'Ambrogio

Accessoires :

Tania D'Ambrogio

Cédric Matthey

Kristelle Paré

Construction décor :

Cédric Matthey

Alec Rohner

Direction musicale :

Alexis Gfeller

Son :

Bernard Amaudruz

Lumière :

William Fournier

Collaboration artistique :

Jérôme Meizoz

Aide production :

Nina Vogt

Administration :

Marianne Caplan

Avec :

Thierry Romanens :

jeu, mandoline

Alexis Gfeller :

jeu, piano, électronique

Fabien Sevilla :

jeu, contrebasse

Patrick Dufresne :

jeu, batterie, électronique

Chœur :

Groupe vocal de l'EJMA

Chef de chœur :

Jérémy Zwahlen

Production :

Salut la Compagnie

Coproduction :

TKM Théâtre Kléber-Méleau à Renens,

Théâtre Équilibre – Nuithonie à Fribourg

PETITS SECRETS DE COMPOSITION :

L'amour se plaît à unir les contraires ? Il aime la modeste, sage et pieuse Aline et le meilleur parti du village, Julien, le fils du syndic : « L'amour entre dans le cœur sans qu'on l'entende ; mais, une fois qu'il est dedans, il ferme la porte. », nous rappelle C.F. Ramuz. Du moins est-ce le cas pour Aline, jusqu'à se transformer en une passion dévastatrice et criminelle...

Et j'ai crié Aline est le troisième opus où Thierry Romanens & Format A'3 entrecroisent, non sans humour, littérature et musique – après *Voisard, vous avez dit Voisard* et *Courir* qui fit triompher à chaque représentation trois ans durant et Jean Echenoz et Emil Zátpek ! Si le titre nous entraîne vers la mélodie nostalgique de Christophe et de la variété, il annonce surtout un filtre qui joue avec l'horizon d'attente du public, tout en établissant avec lui une truculente complicité.

La source première de cette création est en effet avant tout un roman de jeunesse de Charles Ferdinand Ramuz, *Aline*, « un texte faussement banal », « faussement naïf », « un faux roman de gare », nous confie volontiers Robert Sandoz, complice dans cette aventure scénique auprès de Thierry Romanens.

L'adaptation de ce dernier, nous donne à entendre la force des mots de cet auteur romand dont l'écriture tient à la puissance d'évocation d'un terroir local et de la capacité à introduire l'universel dans le détail, l'intimité dans le paysage : elle rend compte d'une forme poétique qui transcende tout régionalisme, nous propose une traversée des élans du cœur, tout en nous invitant à une certaine introspection. Au plateau, les mots sonnent et résonnent : de combustibles incandescents,

chantés ou parlés, ils deviennent matières sonores, narration partagée entre la voix des musiciens, de quatre comédiens et d'un chœur de dix femmes.

Depuis 2009, Thierry Romanens travaille, avec sa compagnie, sur l'adaptation de textes n'étant pas initialement prévus pour la scène et notamment sur « le lien entre la narration et la musique » – Robert Sandoz, avec une sensibilité au diapason, intervient dans le processus de mise en scène lorsque Thierry Romanens passe au plateau.

L'adaptation théâtrale de romans a connu un véritable engouement dès le XIX^e siècle avec Balzac, Daudet ou encore Zola. Elle était alors transposition (non sans modification aussi bien de l'intrigue que du système des personnages) et invitait au « ressouvenir » du roman-source, à sa réécriture. Au XX^e et XXI^e siècle, les metteurs en scène ont aussi parfois conservé les textes romanesques dont ils se saisissaient sans chercher à en faire des transfuges génériques. Ainsi en est-il de *Catherine*, « théâtre-récit » avec Antoine Vitez en 1976, où les acteurs lisaient le texte de Louis Aragon, *Les Cloches de Bâle*, dans un jeu de relais – Antoine Vitez revendiquait alors « "faire théâtre de tout" – de tout ce qu'il y a "dans la vie", et *a fortiori* de tous les textes. » Et en même temps, quand le théâtre s'est retrouvé à partir des années 1980 à la limite du roman, ce fut le phénomène même de la représentation théâtrale (faites de récits, d'essais, de traités philosophiques, de journaux intimes ou de correspondances) qui a été interrogée. *Et j'ai crié Aline* représente un nouveau type d'expérimentation où musique et voix constituent le cœur de l'adaptation en jeu.

BIOGRAPHIES

THIERRY ROMANENS — Né en 1963 en Alsace de grand-père suisse, pour Thierry Romanens, tout a commencé, lorsqu'adolescent il rencontre un marionnettiste qui lui fait prendre conscience qu'on peut vivre de son art, en racontant des histoires. Parallèlement à ses études de psychomotricité à l'Université Claude Bernard à Lyon, il joue dans des café-théâtres des spectacles musicaux, avant d'arriver en Suisse en 1987. Il y crée deux spectacles solo d'humour, qu'il tourne en Suisse, France et Belgique. En 1996, il fonde Salut la Compagnie, avec Claude Studer et Brigitte Romanens-Deville, et produit plusieurs spectacles de théâtre et de musique. Parallèlement, il travaille durant sept ans avec le Caméléon, compagnie théâtrale qui utilise les techniques du théâtre de l'opprimé d'Augusto Boal. Dès 1998, la chanson revient au premier plan, Romanens donne de nombreux concerts dans toute la francophonie et publie quatre albums, le premier en 2000, avec *Le Sens idéal*, suivi en 2004 par *Les Saisons du Paradis*, en 2006 par *Le Doigt* et en 2009 par *Je m'appelle Romanens*. Il commence en effet à travailler avec le trio jazz Format A'3 l'hiver 2008 et en 2009 crée le spectacle du même titre *Je m'appelle Romanens* (qui a reçu le coup de cœur francophone Charles Cros 2009).

Il fait alors la connaissance d'un poète, Alexandre Voisard, un jurassien, s'attache à lire son œuvre. Il travaille avec le trio post-jazz Format A'3 qui met en musique ses poèmes. Ce fut une révélation. Thierry Romanens éprouve combien être interprète lui correspond. C'est là que s'est identifiée son envie de mêler littérature et musique : un spectacle, *Voisard, vous avez dit Voisard*, fut ainsi créé en 2011 au Théâtre Vidy-Lausanne autour de ce poète.

Comme auteur, Thierry Romanens a écrit plusieurs spectacles théâtraux : *Fa-mi* mis en scène par Gérard Diggelmann (en 1998), *Piqûres de mystique* mis en scène par Denis Maillefer (en 1999), *L'Effet coquelicot ou la perspective de l'abattoir* mis en scène par Olivier Périat (en 2008) ou encore *Rats* mise en scène par Isabelle Renaut (en 2014).

« Je chante, je gueule, je joue » résume-t-il lorsqu'on lui demande sa profession, avant de compléter : « faut tout apprendre, tout bouffer, pour se rappeler que nous ne sommes pas les maîtres du monde ». La chanson ? Quelques nouveaux titres sont en cours de réalisation. L'humour ? Il le pratique dans ses chroniques régulières aux *Dicodeurs* sur RTS la Première. Et les spectacles théâtraux sont aujourd'hui au cœur de ses priorités. Après avoir joué en 2014 dans *Et il n'en restera plus aucun* dans une mise en scène de Robert Sandoz et en 2016 dans *L'Opéra de Quat'sous* mis en scène par Joan Mompарт, ou encore après avoir mis en scène Lionel Frésard dans *Molière-Montfaucon 1-1 (prix SSA de l'humour 2017)* la même année, *Courir* constitue un véritable accomplissement dans la carrière de cet artiste, bientôt suivi d'une nouvelle aventure avec Robert Sandoz pour *Mon père est une chanson de variété* en 2019, parallèlement à *Et j'ai crié Aline*, qui est créée au TKM en ce début d'année 2020.

ROBERT SANDOZ — Né en 1975 à la Chaux-de-Fonds, « élevé par sa mère célibataire et ses grands-parents », Robert Sandoz découvre le théâtre dans le cadre scolaire, « séduit par la dimension de *groupe*. » Il est cependant un autodidacte : après une maturité scientifique, quand il a dix-huit, ses amis partent faire des Écoles de Théâtre, mais il ne les suit pas dans cette direction, déjà lancé dans des aventures, avec des amateurs ou semi-professionnels. Et de nous raconter : « J’avais déjà des projets. J’ai appris, comme un apprenti, en faisant. »

Tout en finissant ses études à l’Université de Neuchâtel en Français, Histoire et Philosophie, avec une spécialité théâtre sur sa dernière année, Robert Sandoz est assistant de direction au Théâtre Populaire Romand, entre vingt-quatre et vingt-six ans. Il apprend ainsi comment fonctionne le théâtre professionnel et, parallèlement, travaille à un mémoire universitaire sur « la notion de sacré dans le théâtre de Jean Genet et d’Olivier Py ». Il rencontre ce dernier qui lui propose alors « d’être assistant sur *Les Vainqueurs*, un projet d’envergure. Il s’agissait de suivre la création de trois pièces de trois heures, de la réalisation de la première pièce à l’intégrale – une aventure qui s’est étalée sur une année. » Si Robert Sandoz avait « fait des spectacles avec des professionnels avant d’être assistant d’Olivier Py, ce dernier « a été un *booster* au niveau de [ses] ambitions. »

Assistant, il le fut aussi de Jean Liermier et d’Hervé Loichemol – un chemin fructueux initié quelques années auparavant, « grâce aux encouragements de Charles Joris et de Françoise Shori » qui l’ont poussé à commencer ses propres mises en scène professionnelles.

L’OUTIL DE LA RESSEMBLANCE — En 2002, Robert Sandoz fonde ainsi la Compagnie L’outil de la ressemblance et crée tout un corpus de textes contemporains, notamment *La Servante* d’Olivier Py au Théâtre du Passage (2002), *L’Espace d’une nuit* d’Odile Cornuz (2005), *Monsieur chasse!* de Feydeau (2010), *Antigone* d’après Henry Bauchau (2011), *Le Combat ordinaire* d’après Manu Larcenet (2012), *Il n’en restera plus aucun* d’après Agatha Christie (2014), et *Le Bal des voleurs* de Jean Anouilh (2017), *Nous, les héros* de J.-L. Lagarce et, de lui-même *Cette année Noël est annulé* (2018), *Dans moi* et *Mon père est une chanson de variété* (2019). Son expérience du plateau s’étend aussi à l’opéra avec *Les Aventures du Roi Pausole* (2012) – une production nominée dans les catégories « Révélation » et « Redécouverte d’une œuvre » au Opera Award 2013, bientôt suivie de *La Belle Hélène* en 2015.

FORMAT A’3 — Ce trio de jazz d’envergure, composé de musiciens issus du Conservatoire de Jazz de Montreux, a publié six albums (dont le dernier, VI E, est paru en 2016). Tous trois collaborent avec Thierry Romanens sur les spectacles *Je m’appelle Romanens* (2009) et *Round Voisard* (2011) – dont ils ont sorti deux albums, ainsi que *Courir* (2016) au succès flamboyant.

ENTRETIEN AVEC

Brigitte Prost: Comment s'est fait le choix de ce texte de Ramuz?

Thierry Romanens: Ramuz s'est imposé, je ne crois pas au hasard. C'est un coup de cœur, je l'ai choisi d'instinct. Chez Ramuz, je suis fasciné par ce qui se joue hors du texte. «Qu'est-ce qu'on dit dans le village? Rien.» Rien est dit, tout est là. Ramuz ne se place pas en philosophe ou éthologue, non, il est du côté des gens, de nous tous. Dès la première lecture je pense oralité et musique, et il est évident qu'il faut que l'histoire me touche! Je lis parfois à voix haute, la musique est déjà présente, celle de la langue. Puis intervient celle que nous jouerons avec les instruments. La musique influence l'interprétation du texte, au delà du sens, elle en révèle parfois d'autres facettes. Avec la musique, la littérature accède à de nouveaux territoires.

B.P. Comment avez-vous procédé pour l'adaptation?

T. R. Pour l'adaptation du roman, je m'autorise toutes les libertés dans les coupes et les redites, Jérôme Meizoz, écrivain et fin connaisseur de Ramuz, fut précieux dans son accompagnement.

Je pense vraiment au plateau, les besoins ne sont pas les mêmes pour la scène ou le roman, ce n'est pas trahir l'auteur, je crois au contraire être très respectueux du texte. J'ai rapidement eu le besoin de noter mes commentaires dans la marge. Pour répondre à mes propres questions (qui seront sans doute aussi celles que se pose le public), pourquoi monter cette d'histoire d'il y a cent ans? Aline est-elle une victime? «Elle ne pensait pas à la seule chose véritable, qui est la cruauté des hommes». C'est une tragédie grecque, sans les Grecs! On est en plein drame. Je n'aimerais pas qu'on s'y vautre, mais plutôt qu'on y patauge, comme un enfant qui joue, sans crainte des éclaboussures. C'est une histoire extrêmement triste, la mort est tellement présente, et je souhaitais d'emblée en faire un spectacle vivant. Je crois à l'humour qui sauve. Et à la musique qui sauve.

B. P. Les rencontres s'enchaînent dans les parcours de vie. Comment s'est faite la vôtre?

Robert Sandoz: Un peu avant d'avoir vingt-six ans, j'ai tenu un petit théâtre à la Chaux-de-Fonds – qui a été démolé depuis. Là, j'avais accueilli Thierry dans ses premiers spectacles. Je l'ai alors vu jouer et j'ai été séduit par sa poésie très personnelle, sa technique intuitive et sa capacité à tisser le grave et le léger en un spectacle. Ensuite, plusieurs fois, je lui ai proposé de jouer dans mes pièces, mais cela ne fut pas possible. Nous nous sommes cependant croisés sur des scènes de musique. Notre première collaboration s'est faite au Théâtre de Carouge sur *Et il n'en restera plus aucun*, l'adaptation de *Dix petits nègres* d'Agatha Christie, en 2014. Thierry était alors comédien, et moi metteur en scène. Nous avons eu alors le désir de travailler au-delà de ce rapport comédien-metteur en scène. Je lui ai demandé de faire l'œil extérieur sur certaines mises en scène, ou d'avoir un regard critique sur certains de mes textes et lui aussi m'a demandé de faire de même. Notre histoire a grandi patiemment sur ces cinq dernières années. Et ce que j'aime beaucoup avec Thierry, c'est qu'il me ramène à l'efficacité.

B. P. Il y a une dimension politique dans ce roman: le séducteur est un jeune garçon fortuné, Aline est pauvre...

THIERRY ROMANENS ET ROBERT SANDOZ

R. S. Complètement. Pourtant nous ne mettons pas cela en avant. La modernité est dans l'analyse du rapport homme-femme. Très vite, il y a un marchandage, une façon comptable d'appréhender la relation.

B. P. Au niveau de la scénographie et des costumes, y a-t-il eu une actualisation ?

R. S. Thierry Romanens et Format A'3 en sont à leur troisième création. Cette version est la plus théâtrale des trois. Pour *Courir*, il n'y avait quasi pas de décor. Ici il y a un décor, en bois brut, qui représente une ossature de maison pour ménager à un moment le huis-clos, mais aussi un espace extérieur, celui de la nature, avec quelques bâches imprimées. Les musiciens avec leurs instruments sont particulièrement présents : répartis sur le plateau, ils prennent une place centrale qui fait que la musique est puissante aussi visuellement. Leur présence crée une dynamique de jeu. Thierry est beaucoup en question-réponse avec eux – qui ont également du texte. Cette présence, constante, de la relation Thierry-musiciens provoque une actualisation.

B. P. Le matériau de base de cette création est le rapport de ces musiciens au plateau et de Thierry Romanens ?

R. S. Oui. Cette connivence qu'ils ont entre eux est beaucoup utilisée comme mécanique de narration, comme ressort : elle permet de changer de type d'adresse, d'incarner l'espace de quelques secondes un personnage rien que parce que Thierry Romanens leur parle. La scénographie et les costumes permettent par ailleurs de créer des atmosphères.

B. P. Vous rassemblez quatre hommes et un chœur de dix femmes de vingt à quarante ans ?

R. S. Oui. Ce chœur a une forte présence scénique, apporte un rééquilibrage et un timbre musical. Côté costume, chaque femme a un profil d'une autre décennie, tout en constituant une unité, tout en formant un groupe. Par moment, ce n'est que le cadre musical, la voix, qui nous intéresse pour nourrir une atmosphère, donner un contrepoint au masculin. Il y a des moments où le chœur des femmes joue la société, joue la masse, devient les gens qui jugent, qui regardent, qui se posent des questions sur ce qu'ils voient. À d'autres moments, le chœur incarne une Aline à plusieurs voix, une Aline qui se démultiplie et devient universelle. Visuellement les femmes du chœur constituent un groupe. Il y a quelque chose de la tragédie grecque dans cette histoire au déroulement implacable. Nous avons tiré le texte vers la poésie sonore – les mêmes phrases peuvent être répétées plusieurs fois, sans pour autant que nous soyons dans la chanson. Il peut y avoir des refrains, des ritournelles... La musique peut raconter la séparation, en créant une atmosphère. Mais il y a aussi des moments, où il n'y a pas de chanson, où les musiciens ont du texte et le chantent, d'autres où ils ne le chantent pas, mais sont dans le Sprechgesang (le parlé chanté allemand).

Propos recueillis le 13 décembre 2019 par Brigitte Prost

VOS PROCHAINS

RENDEZ-VOUS

SAISON 19—20

19 & 26.01 & 09.02.20

PROJET XVII: MARY SHELLEY

Guillaume Pi / Michael Borcard

04—14.02.20

L'HOMME DE PLEIN VENT

Pierre Meunier et Hervé Pierre

17.03—09.04.20

LE CONTE DES CONTES

Omar Porras / Teatro Malandro

29.04—09.04.20

LA MOUCHE

Georges Langelaan / Valérie Lesort
et Christian Hecq

19—20 & 23—24.05.20

CONCERTS CLASSIQUES

TKM Théâtre Kléber-Méleau

Chemin de l'Usine à Gaz 9, CH-1020 Renens-Malley

Billetterie: +41 (0)21 625 84 29

info@tkm.ch / www.tkm.ch

Des flyers sont à votre disposition dans le foyer.

Toute la programmation et vente en ligne sur notre site internet.